

Baur repose dans le cimetière de Tubingue, non loin du poète Uhland. Le promeneur s'arrête involontairement devant un bloc de rocher, irrégulier, entouré de lierre et portant sur une de ses faces cette simple inscription:

F.-C. BAUR, THÉOLOGUE.

21 juin 1792. 2 décembre 1860.

Il nous reste à faire connaître la méthode de Baur, et les résultats auxquels cette méthode l'a conduit.

Nous avons vu que Baur est un disciple de Hegel; c'est à la lumière de la philosophie hégélienne qu'il étudie l'histoire du christianisme. C'est en vertu des principes de cette philosophie, qu'au lieu de voir dans le fait un agrégat fortuit de circonstances simplement réunies dans le temps, juxtaposées dans l'espace, il s'applique avant tout à saisir les causes intérieures, le général d'où procède le particulier, les idées qui dominent le tout. Au reproche fait à ce point de vue d'exalter l'idée aux dépens du fait, le général aux dépens de l'individu et du personnel, il répond qu'il n'est jamais possible de séparer les deux facteurs. « De même, dit-il, que le particulier sans le général, le fait sans l'idée qu'il manifeste, serait un corps sans âme; de même l'idée n'arrive à l'existence réelle, à la vie concrète que dans l'individualité des personnages historiques. Ce qui donne à ceux-ci leur signification, c'est l'énergie avec laquelle, représentants de leur temps, expression vivante de la conscience de leur époque, ils saisissent et incarnent les idées générales du moment. Quels noms vides seraient pour nous tous les grands hommes de l'histoire, s'ils ne nous apparaissaient comme animés d'une idée qui domine leur individualité, et dans laquelle ils trouvent précisément le point d'appui de leur existence historique! Aussi peu on s'explique, il est vrai, pourquoi ce sont justement tels et tels individus qui dépassent de si haut tous leurs contemporains, autant il est nécessaire, d'un autre côté, l'esprit général du temps une fois donné, que ce soit telle idée et non telle autre qui entre par eux dans l'histoire. Mais c'est là la différence et le rapport entre le particulier et le général, entre l'accidentel et le nécessaire. S'il est vrai que le général ne peut se réaliser que dans le particulier et dans l'individu, il n'est pas moins vrai que si un Charlemagne, un Grégoire VII n'eussent pas existé, d'autres eussent accompli leur œuvre avec cette libre détermination où se confondent la liberté et la nécessité dans le grand enchaînement de l'histoire; ils l'eussent fait sous d'autres noms et à leur manière, dans la mesure de leur individualité, mais finalement avec le même résultat. » Baur, on le voit, est nettement déterministe en histoire, ou plutôt l'idée d'histoire se confond, à ses yeux, avec celle même de déterminisme. De là, la négation du libre arbitre en Dieu comme en l'homme; de là, l'incompatibilité essentielle de la méthode historique, telle qu'il la comprend, avec le miracle, cette manifestation du libre arbitre de Dieu. « La méthode historique, dit-il, cherche la relation naturelle des causes et des effets; le miracle, au contraire, pris dans son sens absolu, supprime cette relation, et suppose un point où il serait impossible de la saisir, non pas faute d'informations suffisantes, mais parce qu'elle aurait cessé d'exister. Mais comment prouver une telle suspension, si ce n'est historiquement? Or, pour la méthode historique, ce serait une pétition de principe d'admettre un fait qui serait en contradiction avec les analogies générales de l'histoire. L'existence d'un tel fait ne peut pas fournir la matière d'un débat historique; elle ne peut être que l'objet d'une controverse dogmatique sur la notion du miracle, et sur la question de savoir si, en dépit de toutes les analogies de l'histoire, c'est un besoin absolu de la conscience religieuse de considérer certains faits comme des miracles, au sens absolu du mot. »

Comment Baur a-t-il appliqué ces principes généraux de la méthode historique à la critique des écrits du Nouveau Testament, et quels résultats en a-t-il obtenus? Il part de ce fait, que l'enseignement chrétien général se donnait, à l'origine du christianisme, par la prédication; que les livres du Nouveau Testament ont été composés, non pour un public indéterminé et plus ou moins inconnu, dans un but d'instruction générale, mais en vue de certains besoins du moment et dans une intention toute spéciale; qu'il n'est aucun d'eux qui ne soit un écrit de circonstance. De là cette conclusion, que ces livres portent l'empreinte des événements en vue desquels ils ont été mis au jour; qu'ils rendent témoignage de l'état des esprits, soit de ceux qui les ont écrits, soit de ceux auxquels ils ont été adressés, et qu'ils peuvent ainsi nous faire connaître eux-mêmes à quel moment, dans quel but, et par quels auteurs ils ont été composés. Autre conséquence: si chacun des écrits du Nouveau Testament est un écrit de circonstance, il faut réduire considérablement le rôle que fait jouer Strauss, dans la formation des récits évangéliques, à l'action spontanée et inconsciente de la première communauté chrétienne. Aussi Baur, sans exclure absolument le mythe de l'histoire évangélique, repousse-t-il l'extension donnée à la théorie mythique, et remplace-t-il cette théorie par celle des *tendances*, qui fait une grande part à la fiction voulue et réfléchie, et qui refuse de voir dans les évangélistes des poètes naïfs recueillant sans but déterminés les produits de l'imagination et du sentiment populaires. La théorie du mythe n'a-

boutissait qu'à démolir l'historicité des Évangiles, sans rien nous apprendre sur l'origine et l'âge de ces mêmes Évangiles. La théorie des *tendances* ne se borne pas à ce résultat négatif; elle permet de déterminer l'ordre d'apparition des divers écrits qui composent la littérature primitive de l'Eglise, d'après l'ordre de succession logique et nécessaire des tendances qui se sont manifestées par ces écrits.

Pour procéder à cette détermination, il importait d'avoir un point de repère bien fixé. Baur le trouva dans quatre Épîtres de saint Paul dont l'authenticité n'est pas contestée: l'Épître aux Romains, les deux aux Corinthiens, et celle aux Galates. Ces écrits nous font pénétrer dans les temps apostoliques. Ils nous révèlent un fait bien remarquable: c'est que les premiers prédicateurs de l'Evangile étaient loin de s'entendre sur le caractère même du christianisme. Pierre, Jacques, Jean, et en général avec eux les apôtres qui avaient vécu auprès de Jésus-Christ, ne voyaient dans la foi nouvelle qu'un judaïsme spiritualisé et accompli. Ils conservaient les cérémonies juives, et n'ajoutaient guère à l'ancienne loi que cet article de foi: Jésus est le Messie, l'accomplissement de la parole des prophètes. Aux yeux de Paul, au contraire, le christianisme était autre chose qu'un judaïsme modifié ou complété; c'était une religion nouvelle, une religion universelle, appelant à elle tous les hommes sans distinction de nationalité. La lutte entre le judéo-christianisme des apôtres de la circoncision et le christianisme universaliste de l'apôtre des Gentils fut bien plus vive et plus longue que la tradition subéquente de l'Eglise, et notamment les *Actes des apôtres*, se plurent à la représenter. Elle survécut à Paul; elle ne cessa pas avec la ruine de Jérusalem; elle se prolongea jusqu'au milieu du II^e siècle. Tous les écrits contemporains en portent la trace et ne s'expliquent que par elle. En un mot, elle nous donne la clef de la littérature des deux premiers siècles, et, par suite, le véritable moyen de comprendre les livres canoniques, d'en déterminer l'âge et l'origine. Ces écrits se divisent en deux catégories principales: ou ils participent de la première ardeur d'une hostilité directe et immédiate, comme les Épîtres de Paul d'une part, et l'*Apocalypse*, de l'autre; ou ils s'inspirent de la disposition ultérieure qui consistait à calmer cette irritation même, à en effacer les motifs, et à la recouvrer du voile de l'oubli, tels que le troisième Évangile et les *Actes des apôtres*. On ne peut douter que les plus anciens Évangiles n'aient été empreints d'une couleur judaïsante bien prononcée. Ces Évangiles n'ont pas pris place dans le canon; ils ont disparu depuis longtemps; quelques-uns d'entre eux nous sont connus uniquement par leurs titres; mais leur tendance générale se retrouve, à un certain degré, dans celui de Matthieu. L'Evangile de Luc vit le jour indépendamment de celui de Matthieu, et à une époque plus récente; il est l'Evangile du paulinisme, mais d'un paulinisme adouci et conciliant. L'Evangile de Marc est plus jeune encore, aux yeux de Baur, que celui de Luc. Il appartient aux derniers temps de la lutte entre l'ébionisme et le paulinisme, à l'époque où cette lutte était à peu près éteinte. Le livre des *Actes des apôtres* a très-probablement le même auteur que l'Evangile canonique de Luc. Il est l'œuvre d'un adhérent du paulinisme, qui, pour rapprocher et réunir les deux partis opposés, s'efforce de faire ressembler autant que possible Paul à Pierre et Pierre à Paul, et de substituer à l'image de leurs différences réelles celle d'un accord idéal. Parmi les Épîtres de Paul, il n'y a d'authentiques, selon Baur, que les grandes Épîtres (Épîtres aux Romains, aux Galates, aux Corinthiens); toutes les autres doivent être rejetées dans le II^e siècle. L'*Apocalypse* et le quatrième Évangile ne sauraient appartenir au même auteur. L'*Apocalypse* est un écrit judaïsant, qu'il est très-naturel d'attribuer à l'apôtre Jean. Mais le quatrième Évangile ne saurait être l'œuvre de cet apôtre. Le caractère infiniment plus dogmatique qu'historique de cet Évangile, le développement qu'y reçoit la christologie, les expressions gnostiques dont elle s'y revêtent ne permettent pas de le faire remonter au delà du milieu du II^e siècle. « On a comparé, et non sans raison, dit le docteur Schwarz, l'importance de Baur pour la critique du Nouveau Testament à celle de Niebuhr et de Wolf sur le terrain de la littérature classique. De même que Niebuhr ruina de sa critique impitoyable les récits de Tite-Live sur les origines de Rome, pour en reconstruire ensuite lui-même, au moyen d'ingénieuses combinaisons, la véritable histoire; de même que Wolf montre les chants homériques naissant progressivement et naturellement de la vie et de la poésie de la Grèce; ainsi Baur, de son côté, essaya le premier de comprendre la genèse historique des livres canoniques de l'Eglise, et de leur assigner une place dans le développement du christianisme. »

BAUR (Wilhelm DE), ecclésiastique allemand contemporain, est l'auteur d'une biographie du baron Frédéric de Stein, travail qui est un abrégé de la volumineuse biographie écrite sur le célèbre et énergique adversaire de l'empereur Napoléon I^{er}. Les circonstances au milieu desquelles cette petite biographie fut publiée sont dignes d'être remarquées. Ce fut pendant la guerre d'Italie de 1859; au moment où bon nombre de gens pensaient que la guerre allait devenir générale,

M. de Baur ne trouva rien de mieux, pour réveiller la haine de ses compatriotes contre les Français, que de faire une édition populaire de la vie de l'homme d'Etat qui, sous le premier empire, avait été la personnification la plus forte de cette haine.

BAURACHS, s. m. (bô-rakss). Minér. Nom que les mineurs arabes donnent au *tinckal*; ils réservent ce dernier nom pour désigner une matière grasse qui enduit toujours le baurachs.

BAURANS, littérateur et musicien français, né à Toulouse en 1710, mort en 1764. Doué d'un goût très-vif pour les arts, et surtout pour la musique, il s'adonna à l'étude de la jurisprudence pour complaire à sa famille, devint substitué au procureur général au parlement de Toulouse, puis se rendit à Paris et y vécut d'une pension de 1,200 livres que lui fit M. de la Porte, conseiller d'Etat. Baurans avait fait d'excellentes études musicales, et était un admirateur passionné des belles compositions de Pergolèse. Il résolut de populariser en France la musique de ce maître. Dans ce but, il composa des paroles françaises sur la musique de la *Servante padrona*, et fit représenter sur le théâtre italien, en 1754, la *Servante maîtresse*, opéra-comique en deux actes, qui eut cent cinquante représentations consécutives. En dépit des préjugés qu'on avait alors contre la musique italienne, les cinq airs de Pergolèse furent chantés à la cour et à la ville; et, si quelque chose a jamais dû nous faire croire au délire des Abderites après la représentation de l'*Andromaque* d'Euripide, c'est l'enthousiasme qui s'empara des Français pour la musique de la *Servante maîtresse*. Baurans dédia son œuvre à Mme Favart, qui avait interprété le principal rôle, par un quatrain resté célèbre:

Nature, un jour, épousa l'art;
De leurs amours naquit Favart,
Qui semble tenir de sa mère
Tout ce qu'elle doit à son père.

Après ce chef-d'œuvre, qui est resté depuis lors au répertoire, Baurans fit représenter, en 1755, le *Maître de musique*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes prises dans la musique italienne; mais cette pièce eut peu de succès. A la suite d'une attaque d'apoplexie, Baurans resta paralysé de la moitié du corps. Il quitta alors Paris, pour retourner dans sa ville natale, où il s'éteignit philosophiquement, regretté des siens. Un poète de ses amis lui a consacré le quatrain suivant:

Amateur éclairé des muses d'Ausonie,
Flairant en leur faveur, Baurans, pour arguments,
Sut nous faire écouter leurs sublimes accents;
Et, sûr de son triomphe, abandonna la vie.

Baurans a publié des *Lettres sur l'électricité médicale*, traduites de l'italien.

BAURD MANETTES s. m. Mamm. V. TALAPAIN.

BAUREINFEIND (Georges-Guillaume), dessinateur et graveur danois, né à Nyrnberg, mort en 1763. Elève de Preisler, il remporta en 1759 le grand prix de gravure à l'académie de peinture de Copenhague, et fut désigné l'année suivante, par Frédéric V, pour faire partie de l'expédition organisée, en 1760, par la Société littéraire pour parcourir l'Arabie. Il mourut en mer, après avoir exécuté plusieurs dessins de cette partie de l'Asie, d'après lesquels on a gravé les planches de la description de l'Arabie de Niebuhr. On a également de lui les dessins des *Icones rerum naturalium* de Paskal.

BAURES, rivière de l'Amérique du Sud, dans la république de la Bolivie, prend sa source aux monts Guarayos, dans le pays des Chiquitos, reçoit le Rio Blanco et se jette dans le Guapore, après un cours de 590 kil.

BAURSCHEIT (I. P. VAN), sculpteur flamand, né à Anvers, florissait dans cette ville au commencement du XVIII^e siècle. Il vivait encore en 1741, et il fut au nombre des artistes qui s'engagèrent alors à donner des leçons gratuites à l'académie. Le musée d'Anvers a de lui le buste en marbre d'un chevalier de la Toison d'or, ouvrage signé et daté de 1700.

BAUSAN (Jean), marin célèbre, né à Gaète en 1757, mort en 1821. Il servit d'abord dans la marine anglaise, et fut blessé dans divers combats contre les corsaires africains. Devenu capitaine de frégate en 1806, il coopéra au siège de Gaète, sous les ordres de Masséna. En 1808, il dégagea la frégate la *Cerere* en perçant les lignes anglaises, et le roi Murat monta lui-même à bord de la frégate, embrassa le brave commandant sur le pont, au milieu des morts et des blessés, le nomma capitaine de vaisseau et commandeur de l'ordre des Deux-Siciles. Ce fut Bausan qui, en 1820, dirigea l'expédition maritime chargée de tenir en respect la population de Palerme.

BAUSCH (Jean-Laurent), médecin allemand, né à Schweinfurt en 1605, mort en 1665. Il visita l'Allemagne et l'Italie pour compléter ses études, se fit recevoir docteur à Altorf en 1630, et, dans le but de donner une plus vive impulsion aux recherches médicales et scientifiques, il fonda en 1652 l'*Académie des curieux de la nature*, dont il devint le président, sous le nom de Jason. On a de lui quelques écrits, notamment: *Schediasmata bina curiosa de lapide hamatite et attite* (1665); *Schediasma curiosum de unicorni fossili* (1666); *Schediasma posthumum de cereuleo et chrysocolla* (1668). Quant à l'académie fondée par lui, elle fut approuvée par l'empereur d'Allemagne et, sous le nom

d'*Académie impériale*, elle rendit de très-grands services à la science. Wolkamer, Dillen, Trew en firent partie, et Buchner, médecin du roi de Prusse, et l'un des présidents de l'Académie des curieux, en a écrit l'*Histoire* (Halle, 1756, in-89).

BAUSE (Jean-Frédéric), dessinateur et graveur allemand, né à Halle en 1738, travailla dans sa ville natale, à Paris, à Augsburg, à Leipzig, et mourut à Weimar, en 1814. Il a exécuté, à l'eau-forte, au burin, au pointillé, à la manière du crayon et à la manière noire, environ 265 pièces, parmi lesquelles nous citerons: *Noé et ses trois fils, Isaac et Esau, le bon Samaritain*, etc., d'après Frédéric Oeser; *saint Pierre en prison*, d'après Bloemaert; *les Trois Apôtres*, d'après le Caravage; *Vénus et l'Amour*, d'après Carlo Cignani; *l'Amour*, d'après Mengs; *Artemise*, d'après le Guide; *la Guerre de Sept ans*, allégorie d'après Nilson; *les Musiciens ambulants*, *l'Homme à la perle*, *l'Oriental*, etc., d'après Dietrich; *la Petite rusée*, *la Petite fille au chien endormi*, d'après Reynolds; *Serena* (tête de jeune fille), d'après Greuze; un *Vieillard* (buste), une *Vieille femme* (buste), d'après Rembrandt; *Rosetta*, d'après Netscher; des paysages, d'après G. Wagner, Samuel Bach, Frédéric Reclam; des vignettes pour différents ouvrages, entre autres pour les œuvres de Wieland (Leipzig, 1794), d'après Ramberg, Oeser, Bach, Meil, Gravelot, etc., et plus de cent trente portraits de personnages du temps, souverains, princes, princesses, jurisconsultes, philosophes, poètes, archéologues, artistes, savants, négociants, banquiers, d'Autriche, de Prusse, de Saxe, de Danemark, de Suède, de Pologne, de Russie, d'Angleterre, etc. — Julienne-Wilhelmine Bause, fille et élève du précédent, née vers 1770, a publié à Leipzig, en 1791, une suite de dix paysages, d'après J. Both, A. Waterloo, H. Saffloven, S. Bach, Ferdinand Kobell, W. Hodges et George Wagner.

BAUSKE, ville de la Russie d'Europe, gouvernement de Courlande, à 42 kil. S.-E. de Mittau, sur l'Aa. 2,000 hab. Ancien château bâti par les chevaliers teutoniques en 1442.

BAUSSE, ERESSE. (bo-se, e-rè-se). Argot. Patron et patronne de la plus haute volée, de première distinction, au marché du Temple, à Paris.

BAUSSET-ROQUEFORT (Pierre-François-Gabriel-Raymond DE), archevêque d'Aix, né à Béziers en 1757, mort en 1829, était cousin du cardinal de Bausset. Il fut successivement grand vicaire d'Aix et d'Orléans; il émigra en 1791 pour ne pas prêter serment à la constitution civile du clergé, revint en France après le concordat, et fut nommé évêque de Vannes en 1808, puis archevêque d'Aix en Provence en 1817, et pair de France en 1825. — Son frère, le chevalier DE BAUSSET, fut, en 1790, massacré par le peuple de Marseille, à qui il ne voulait pas rendre le fort Saint-Jean, qu'il commandait.

BAUSSET (Louis-François DE), cardinal français, né à Pondichéry en 1748, mort à Paris en 1824. Envoyé à l'âge de douze ans en France par son père, qui occupait un poste important dans les Indes françaises, le jeune de Bausset fut élevé par les jésuites du collège de La Flèche, d'où il passa au séminaire de Saint-Sulpice pour y recevoir les ordres. En sortant du séminaire, il obtint dans le diocèse de Fréjus un bénéfice, qui lui valut d'être député à l'assemblée du clergé en 1770, et il connut, cette année même, M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, qui le nomma aussitôt son grand vicaire. Après s'être formé à l'école de cet éminent prélat, il fut sacré, en 1784, évêque d'Alais, fit partie, en 1787 et 1788, des deux assemblées des notables du Languedoc, et fut chargé par le duc de Bourbon, lors de la seconde, d'en rédiger les délibérations; mais il ne fut point nommé membre des états généraux. Lorsque ceux-ci, devenus l'Assemblée constituante, supprimèrent le siège d'Alais et imposèrent le serment de fidélité au clergé, Bausset protesta, adhéra à l'*Exposition de principes sur la constitution civile du clergé*, rédigée par M. de Boisgelin, et émigra en 1791; mais, dès l'année suivante, il revenait en France. Arrêté bientôt après, il fut enfermé dans l'ancien couvent de Port-Royal, où il resta jusqu'à la chute de Robespierre. Rendu alors à la liberté, il se retira à Villemaison, près de Mme de Bassompierre, sa parente, consacrant son temps à l'étude et visitant de temps à autre ses amis de Paris, au nombre desquels se trouvait le supérieur de Saint-Sulpice, l'abbé Emery. Lorsque, à l'époque du concordat, Pie VII demanda à tous les anciens évêques de France leur démission, de Bausset s'pressa de lui envoyer la sienne, et, en 1806, Napoléon le nomma chanoine de Saint-Denis et conseiller titulaire de l'Université. C'est vers cette époque que l'abbé Emery, possesseur de manuscrits de Fénelon, engagea de Bausset à écrire l'histoire de l'illustre archevêque de Cambrai. Bien qu'atteint de violentes douleurs causées par la goutte, Bausset suivit son conseil et fit paraître son *Histoire de Fénelon* (1808-1809, 3 vol.). Cet ouvrage, qui eut un grand succès, fut désigné par l'Institut, en 1810, comme digne du second grand prix décennal de deuxième classe pour le meilleur livre biographique. « L'ouvrage, disait le jury, est écrit partout avec le ton de noblesse et de dignité propre à l'histoire. On y désirerait seulement un peu plus de cette enclon douce